T. A. BARRON

MERLIN

L'ÉPREUVE DU FEU

NATHAN

Texte copyright © T. A. Barron, 1998.
Tous droits réservés.

L'édition originale de ce livre a été publiée pour la première fois
en anglais aux États-Unis en 1998 sous le titre *The Fires of Merlin*
par Philomel Books, un département de Penguin Young Readers Group,
puis en 2011 sous le titre *The Raging Fires* par Puffin Books,
un département de Penguin Young Readers Group.
La traduction française a été publiée
avec l'autorisation de Sheldon Fogelman Agency, Inc.

Couverture : illustration Larry Rostant ; design Tony Sahara.

Traduction française © 2013 Éditions NATHAN, SEJER,
25 avenue Pierre de Coubertin, 75013 Paris

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse,
modifiée par la loi n°2011-525 du 17 mai 2011.

ISBN : 313-3-09-221178-2

Livre III

L'ÉPREUVE DU FEU

T. A. BARRON

Traduit de l'anglais par
Agnès Piganiol

Nathan

PROLOGUE

Ma mémoire s'embrume au fil des ans. Mais un souvenir que les siècles n'ont pas effacé y reste gravé à jamais : celui d'un jour noyé de brouillard, et assombri encore par des tourbillons de fumée. Ce jour-là, le sort de Fincayra était en jeu et aucun mortel ne s'en doutait, car les ténèbres obscurcissaient tout, sauf la peur et la douleur.

Après des années et des années d'immobilité, l'énorme rocher gris avait soudain bougé.

Ce n'était pas le cours rapide de la Rivière Perpétuelle qui, à force de fouetter sa base, avait provoqué ce changement. Ce n'était pas non plus la loutre dont le passe-temps favori était de se laisser glisser entre le rocher et la rive, ni la famille de lézards qui vivait depuis des générations sur la face moussue du bloc de pierre.

Non, la cause de ce mouvement était tout autre. Elle provenait de l'intérieur même du rocher.

Tandis que la brume s'accumulait entre les rives du fleuve, déposant un épais manteau blanc à la surface de l'eau, un vague bruit de raclement se fit entendre. Un instant après, le rocher vacilla très légèrement. Puis, brusquement, il se

pencha sur le côté. Avec des sifflements inquiets, trois lézards s'enfuirent.

Si ces lézards espéraient trouver refuge dans la mousse au sommet d'un autre rocher, ils allaient être déçus, car les raclements s'amplifièrent. Un à un, les neuf rochers qui bordaient le fleuve se mirent à vaciller, puis se balancèrent vigoureusement. L'un d'eux, en partie submergé, roula vers un bois de sapins.

Près du sommet du premier rocher, une petite fissure apparut, suivie d'une deuxième, d'une troisième, puis, d'un seul coup, un éclat s'en détacha. Une étrange lumière orangée jaillit du trou ainsi formé. Lentement, timidement, quelque chose se faufila à travers cette ouverture. Quelque chose qui brillait en raclant la pierre.

C'était une griffe.

Au loin, vers le nord, dans les collines désertes des Terres perdues, une traînée de fumée s'élevait en spirale vers le ciel, tel un serpent venimeux. Rien d'autre ne bougeait sur ces pentes, pas même un insecte ou un brin d'herbe que le vent aurait agité. Ces terres avaient été brûlées par le feu, un feu puissant qui avait dévoré les arbres, asséché les rivières et démoli jusqu'aux rochers, ne laissant derrière lui que des crêtes carbonisées couvertes de poussière. Car cette région abritait depuis longtemps l'antre d'un dragon.

Des siècles auparavant, au plus fort de sa colère, le dragon avait réduit des forêts en cendres et englouti des villages entiers. Valdearg, dont le nom signifie « ailes de feu » dans la langue de Fincayra, était le dernier et le plus redoutable d'une longue lignée de dragons empereurs. Autrefois, une

grande partie de Fincayra souffrait de son souffle brûlant, et tous les habitants de l'île vivaient dans la crainte de son ombre. Finalement, le puissant Tuatha avait réussi à repousser la bête dans son repaire et, après un long combat, Valdearg, ensorcelé par l'enchanteur, avait enfin succombé au sommeil. Depuis lors, il somnolait dans son trou calciné.

Si de nombreux Fincayriens regrettaient que Tuatha n'ait pas tué le dragon quand il en avait eu l'occasion, d'autres soutenaient qu'il devait avoir une bonne raison de l'épargner. Mais laquelle ? Personne n'en savait rien. Au moins, en dormant, Ailes de Feu ne pouvait plus faire de mal à personne. Le temps passa. Beaucoup de temps. Au point que les gens commencèrent à croire qu'il ne se réveillerait peut-être plus jamais. Certains en vinrent même à mettre en doute les vieilles histoires qu'on racontait sur les ravages qu'il avait causés. D'autres, allant encore plus loin, se demandèrent s'il avait réellement existé, bien que très peu fussent prêts à se rendre dans les Terres perdues pour s'en assurer. Et parmi ceux qui entreprirent ce dangereux voyage, très peu en revinrent.

Les déclarations de Tuatha à l'issue de la Bataille des Flammes vives étaient demeurées en grande partie incompréhensibles, car il s'était exprimé par énigmes. Bon nombre de ses paroles étaient oubliées depuis longtemps. Cependant, quelques bardes immortalisèrent ce qu'il en restait, sous la forme d'un poème intitulé *L'Œil du dragon*. Ce poème eut de nombreuses versions, aussi obscures les unes que les autres, mais toutes s'accordaient sur le fait qu'un jour, Valdearg se réveillerait.

En attendant, les Terres perdues empestaient le brûlé. Chauffé en permanence par le souffle du dragon, l'air tremblait autour de son trou. Le bruit de ses ronflements résonnait

dans les sombres collines alentour tandis qu'une colonne de fumée noire continuait à s'échapper de ses narines et s'élevait lentement vers le ciel.

La griffe tâta le bord de la coquille rocheuse avec précaution, comme un pied prudent qui vérifierait la solidité de la glace avant de s'avancer sur un lac gelé. Finalement, la pointe acérée se planta dans la surface, qui se fissura tout autour. Un son sourd, entre un cri et un grognement, se fit entendre au cœur de la pierre. Puis, d'un seul coup, la griffe arracha un gros morceau de la coquille.

L'énorme œuf se balança, puis dévala la pente jusqu'au fleuve. Lorsqu'il tomba dans l'eau, d'autres morceaux s'en détachèrent. La lumière orangée, à l'intérieur, continuait à briller.

La coquille se fendillait de plus en plus. La griffe, comme un gros crochet, s'acharnait sur les bords du trou, dispersant des fragments dans le fleuve et sur la rive boueuse. Avec un nouveau grognement, la créature sortit sa griffe tout entière, laissant d'abord apparaître une patte maigre et tordue, couverte d'écailles violettes, puis une épaule voûtée et anguleuse enduite d'une substance mauve et visqueuse. De cette épaule pendait un pli de peau parcheminée qui ressemblait à une aile.

Pour une raison inconnue, la patte et l'épaule s'immobilisèrent. Pendant un long moment, l'œuf ne bougea plus et n'émit aucun son.

Tout à coup, la moitié supérieure de la coque sauta et atterrit dans l'eau. Des rayons de lumière orangée éclairèrent les lambeaux de brume. Maladroite, hésitante, l'épaule se

souleva, soutenant un cou fin de la même couleur que la patte mais moucheté de rouge. Au bout de ce cou pendait une tête, deux fois plus grosse que celle d'un cheval. Elle se redressa lentement. Au-dessus de l'énorme mâchoire, armée de deux rangées de dents luisantes, deux naseaux frémirent en inspirant leur première bouffée d'air frais.

La lumière orangée s'échappait comme de la lave en fusion des deux yeux triangulaires. Ces yeux, clignant à tout moment, fixaient à travers la brume les autres œufs qui avaient commencé à éclore. La bête leva une griffe et essaya de gratter la bosse jaune vif qu'elle avait au milieu du front, mais elle manqua son but et piqua la peau tendre et fripée de son museau.

Elle poussa un fort gémissement et secoua la tête avec vigueur, faisant claquer ses grandes oreilles bleues. Mais lorsqu'elle s'immobilisa, l'oreille droite refusa de s'aplatir : contrairement à la gauche, qui pendait presque jusqu'à l'épaule, elle resta dressée sur le côté comme une corne mal placée. Seule la pointe légèrement tombante indiquait qu'il s'agissait bien d'une oreille.

Tout au fond de son trou enfumé, la gigantesque silhouette bougea dans son sommeil. La tête de Valdearg, presque aussi large qu'une colline, fut ébranlée par une brusque secousse et écrasa un tas de crânes calcinés. Sa respiration s'accéléra, grondant comme mille cataractes. Les yeux toujours fermés, il se mit à lancer de furieux coups de griffes contre un mystérieux ennemi.

Sa queue fouetta les parois de pierre. Il grogna, moins contre les rochers qui lui dégringolaient sur le dos qu'à cause

des tourments qui l'agitaient en rêve. Il semblait à deux doigts de se réveiller. Une de ses ailes battit l'air et, en frôlant le sol, fit voler de tous côtés des dizaines d'épées, de harnais incrustés de pierreries, de harpes, de trompettes dorées, de perles et de pierres précieuses. Des nuages de fumée assombrirent le jour.

La créature dans l'œuf, le museau encore douloureux, jeta des regards furieux autour d'elle. Gonflant la poitrine, elle inspira à fond, puis expira bruyamment, les naseaux dilatés, mais sans aucune flamme, ni la moindre fumée. Ce n'était, en effet, qu'un bébé dragon, encore incapable de cracher du feu.

Déconfit, il gémit de nouveau et leva une patte pour grimper hors de la coquille, mais il s'interrompit. Entendant un bruit, il pencha la tête. Une oreille pendante comme un fin drapeau bleu, l'autre dressée vers le ciel, il se mit à écouter attentivement, n'osant pas bouger.

Soudain, apeuré, il se recroquevilla dans son œuf. Il venait d'apercevoir la silhouette sombre qui se dessinait dans la brume de l'autre côté du fleuve. Sentant le danger, il se fit tout petit dans sa coquille. Mais il ne put empêcher son oreille indisciplinée de dépasser du bord.

Au bout d'un long moment, il leva un tout petit peu la tête. Son cœur tambourinait dans sa poitrine. Il vit l'ombre avancer lentement, entrer dans l'eau bouillonnante. En approchant, celle-ci prit la forme d'une étrange silhouette à deux pattes portant une lame incurvée qui lançait des éclats inquiétants. Brusquement, la lame se leva, prête à frapper.

Première partie

I
La dernière corde

Plus qu'une, ai-je annoncé.

J'avais peine à le croire moi-même. En suivant les courbes du bois, j'ai passé la main sur l'écorce du sorbier dont les énormes racines m'encerclaient. Dans un creux, profond comme un grand bol, étaient rangés certains des outils que j'avais utilisés durant les derniers mois : un marteau de pierre, un rabot, trois limes de grains différents et un couteau pas plus gros que mon petit doigt. Les scies étaient accrochées à une racine noueuse et, à côté, sur une étagère d'écorce, était encore posée une des cordes de mon instrument. La dernière.

Il y en avait huit en tout. Chacune avait été séchée, étirée et devait finalement être utilisée pour jouer par une nuit de pleine lune, suivant la tradition. Mon maître Cairpré avait passé des semaines à m'apprendre tous les couplets et leurs mélodies. Et malgré cela, la lune était presque couchée cette nuit-là quand j'ai enfin réussi à les chanter correctement et dans le bon ordre. À présent, sept cordes brillaient sur le petit instrument appuyé contre la racine devant moi.

J'ai pris la huitième, la plus petite de toutes, et je l'ai tortillée lentement. Elle semblait presque vivante entre mes doigts. Dans la lumière de fin d'après-midi, elle avait des

reflets dorés, assortis aux feuilles d'automne qui tapissaient le sol. Elle m'a semblé relativement pesante, vu sa longueur. Pourtant, elle était aussi souple que la brise elle-même. Je l'ai déposée sur une grappe de baies accrochée à une branche basse du sorbier, puis j'ai repris l'instrument. J'y ai enfoncé les deux dernières chevilles, taillées dans la même branche d'aubépine que les autres. Leur séchage au four, qui avait duré un mois, s'était terminé seulement la veille. En frottant contre la table d'harmonie en chêne, les chevilles ont légèrement grincé.

Pour finir, j'ai repris la corde, fait un nœud à sept boucles sur chacune des deux chevilles, que j'ai ensuite tournées, l'une vers la droite, l'autre vers la gauche, jusqu'à ce que la corde soit tendue, mais pas trop. Il ne me restait plus qu'à insérer le chevalet.

Appuyé contre le tronc du sorbier, j'ai contemplé mon œuvre. C'était un psaltérion – un instrument qui a un peu la forme d'une petite harpe mais avec une table d'harmonie derrière les cordes. Je l'ai pris dans mes mains pour mieux l'admirer. Il était à peine plus épais que ma paume, mais aussi magnifique à mes yeux qu'une étoile qui viendrait de naître.

Mon instrument. Fabriqué de mes propres mains.

J'ai caressé du doigt l'incrustation de frêne en haut du cadre. Ce psaltérion serait bien plus qu'une source de musique, je le savais. À moins, bien sûr, que je me sois trompé à l'une des étapes de la fabrication.

Ou à moins – ce qui m'inquiétait beaucoup plus – que je ne possède pas la seule chose que Cairpré ne pouvait pas m'enseigner, ni même me décrire, et qu'il appelait, faute de mieux, *l'âme d'un enchanteur*. Comme il me l'avait souvent rappelé, la fabrication du premier instrument d'un

enchanteur était une tradition sacrée. Elle marquait la majorité du garçon possédant ce don. Si l'instrument était réussi, il produirait sa propre musique quand le moment viendrait d'en jouer. En même temps, il libérerait de nouveaux pouvoirs chez ce garçon.

Et si l'opération échouait…

J'ai reposé le psaltérion. Les cordes ont vibré doucement quand la caisse de résonance a touché les racines de l'arbre. C'est près de ces mêmes racines que les plus célèbres enchanteurs de Fincayra, dont mon grand-père Tuatha, avaient eux-mêmes fabriqué leurs premiers instruments. C'est pourquoi on le trouve mentionné dans de nombreux contes et ballades sous le nom de Sorbier des artisans.

La main posée sur un nœud de l'écorce, j'ai écouté les pulsations de vie à l'intérieur du grand arbre : le rythme lent des racines qui s'enfoncent dans le sol, des branches qui s'allongent vers le ciel, du souffle de l'arbre lui-même, respirant la vie, la mort, et les liens mystérieux qui unissent les deux. Le Sorbier des artisans avait bravé quantité de tempêtes, traversé de nombreux siècles, et vu beaucoup d'enchanteurs. Savait-il aujourd'hui si mon psaltérion fonctionnerait bien ?

Mon regard s'est posé sur les collines de la Druma, resplendissantes dans leurs teintes automnales. Des oiseaux aux couleurs vives voletaient dans les branches des arbres, jacassant, roucoulant, tandis que des spirales de brume montaient de marécages invisibles. J'entendais le bruit d'une cascade mêlé à la brise. Cette forêt, plus sauvage que toutes celles que j'avais connues, était vraiment le cœur de Fincayra. C'était le premier endroit où j'avais erré après avoir été rejeté sur la côte, celui où je m'étais senti enraciné.

J'ai souri en voyant mon bâton appuyé contre le tronc du sorbier. Ça aussi, c'était un cadeau de la forêt, et son parfum

de résine me le rappelait sans cesse. Les quelques pouvoirs que j'avais étaient là, dans le bois noueux de ce bâton, à part le don de seconde vue. Mon épée, elle, possédait le sien propre.

Tuatha lui-même était venu du fond des âges et de sa tombe pour investir ce bâton de ses pouvoirs à lui. Dessus étaient gravés les symboles de ceux que j'avais tant désirés, notamment : sauter d'un endroit à l'autre, ou peut-être d'une époque à l'autre ; changer, prendre diverses formes ; lier, pas seulement pour réparer les os, mais aussi les âmes.

Peut-être que le psaltérion aurait de tels pouvoirs, qui sait ? Des pouvoirs que je pourrais utiliser avec sagesse au nom de tous les Fincayriens, comme l'avait fait mon grand-père en son temps.

J'ai soulevé l'instrument avec précaution et j'ai glissé le chevalet de chêne sous les cordes. Un petit coup sec du poignet, et voilà ! L'instrument était prêt. Je n'avais plus qu'à en jouer.

3
Le jour le plus sombre

J'avais à peine touché la première qu'un brusque dégagement de chaleur m'a brûlé les doigts. J'ai retiré ma main en criant. Les cordes du psaltérion ont claqué, et l'instrument en flammes m'a échappé des mains.

Devant nos yeux écarquillés, il est resté en suspens dans l'air au-dessus de nous. Tandis que le feu léchait le bord et la table d'harmonie, le chevalet et les cordes se tordaient comme sous l'effet de la douleur. Les formes qui tourbillonnaient autour de l'arbre se sont évanouies d'un seul coup, sauf les feuilles qui sont retombées en pluie sur nos têtes.

Soudain, au centre de l'instrument en feu, une image floue s'est dessinée. Très vite, elle s'est précisée et un visage est apparu. Un visage hagard, furieux.

Je l'ai tout de suite reconnue avec ses mâchoires épaisses, son gros nez, sa tignasse rousse ébouriffée, ses yeux perçants – que je n'étais pas près d'oublier – et ses boucles d'oreilles en coquillages.

– Urnalda ! me suis-je écrié.

– Qui est-ce? a demandé ma mère.

– Dis-le-nous, a insisté Cairpré. Qui est-ce ?

La gorge sèche, j'ai répété :

– Urnalda, enchanteresse et reine des nains. Une alliée, peut-être même une amie, mais redoutable.

Elle m'avait aidé, un jour, et je me souvenais de ce que j'avais souffert à cette occasion. Je me souvenais aussi de la promesse que j'avais dû lui faire en échange de son aide et qui me vaudrait sans doute plus de souffrances encore.

Alors que je finissais ma phrase, le psaltérion a explosé dans un jaillissement d'étincelles et d'éclats de bois dont l'un a frôlé l'épaule de Rhia.

Urnalda, le visage entouré de flammes, nous a jeté un regard mauvais.

– Merlin, a-t-elle lancé d'une voix râpeuse. Le moment est venu.

– Le moment ? Le moment de quoi ?

– Le moment d'honorer ta promesse ! Tu as une grande dette envers mon peuple, plus grande que tu ne le crois. Car nous t'avons aidé, bien que ce soit contre nos lois. À présent, c'est nous qui avons besoin d'aide. Le mal frappe le pays d'Urnalda, le pays des nains ! Tu dois venir tout de suite. Et seul, a-t-elle ajouté d'une voix grave.

Ma mère m'a pris par le bras.

– Non, c'est impossible, a-t-elle protesté.

– Silence, femme ! a ordonné Urnalda.

Le psaltérion s'est brusquement tordu et brisé en deux en lâchant une nouvelle gerbe d'étincelles. Mais les deux moitiés sont restées en l'air.

– Ce garçon sait que je ne l'appellerais pas pour rien. Il est le seul qui puisse sauver mon peuple.

– Le seul ? Pourquoi ? me suis-je étonné.

– Ça, je te le dirai quand tu seras ici, avec moi. Mais dépêche-toi ! Il reste peu de temps. Très peu de temps.

Puis elle a ajouté, en pesant chaque mot :

– Je peux déjà te dire ceci : aujourd'hui même, mon peuple a subi la pire agression qu'il ait jamais connue.

– Qui vous a attaqués ?

– Quelqu'un que nous avions oublié, a-t-elle lancé, tandis que mon instrument flambait de plus belle. Le dragon Valdearg ne dort plus ! Sa colère s'est réveillée, il crache de nouveau le feu. C'est la vérité, crois-moi ! Le jour le plus sombre de Fincayra est arrivé.

Au même moment, les flammes au-dessus de nous se sont éteintes et le visage d'Urnalda a disparu. Les restes carbonisés du psaltérion ont tournoyé un peu avant de retomber sur l'herbe, encore fumants. Nous nous sommes vite écartés pour éviter de recevoir des braises.

Je me suis tourné vers Cairpré. Son visage s'était durci. On le sentait inquiet.

– *Le jour le plus sombre de Fincayra est arrivé*, a-t-il répété.

– Mon fils, a murmuré Elen, la gorge nouée par l'émotion, ne l'écoute pas. Pense à ta sécurité. Reste ici avec nous.

– Si Valdearg s'est vraiment réveillé, a repris Cairpré, aucun de nous n'est en sécurité. Et la situation est encore plus grave que ne le croit Urnalda.

– Que voulez-vous dire ?

– Je ne t'ai pas montré ma transcription de *L'Œil du dragon* ? Cela m'a pris plus de dix ans pour rassembler les morceaux de ce poème et en remplir les vides – du moins la plupart. J'avais bien l'intention de te le montrer, mais pas si tôt. Pas comme ça !

Mon regard s'est posé sur les débris de mon psaltérion : des morceaux calcinés et des cordes noircies au milieu des feuilles mortes. Près d'une racine du sorbier, j'ai aperçu un fragment du chevalet, encore relié à un bout de corde – la plus petite.

Je me suis baissé et je l'ai ramassé. Elle était toute raide. Ce n'était plus le ruban souple que j'avais eu entre les doigts quelques instants plus tôt. Si j'avais voulu la plier, elle se serait cassée net.

J'ai levé la tête.

– Cairpré ?

– Oui, mon garçon ?

– Parlez-moi de ce poème.

– Il est plein de manques et d'ambiguïtés, hélas, a-t-il soupiré. Mais c'est tout ce que nous avons. Je ne suis même pas certain de pouvoir me rappeler autre chose que les derniers vers. Tu auras besoin d'en savoir plus, beaucoup plus, si tu dois affronter le dragon.

Du coin de l'œil, j'ai vu ma mère se raidir.

– Continuez, ai-je dit à Cairpré.

En s'efforçant de ne pas la regarder, il s'est éclairci la voix. Puis il a pointé le doigt vers les collines chargées de brume.

– Tout là-bas, vers le nord, au-delà du pays des nains, s'étend la région la plus isolée, qu'on appelle les Terres perdues. Des terres arides, à présent, qui empestent la mort. Mais il fut un temps où elles étaient aussi vertes que cette forêt… jusqu'à l'arrivée de Valdearg, le dernier empereur des dragons. Les habitants des Terres perdues ayant par malheur tué sa compagne et leur progéniture, il s'est déchaîné contre eux avec la violence de mille tempêtes, torturant, pillant et détruisant tout… et méritant pour toujours son surnom d'Ailes de Feu.

Cairpré a marqué une pause, les yeux levés vers les branches du grand sorbier.

– Après, il s'en est pris à l'île tout entière. C'est à ce moment-là que ton grand-père, Tuatha, a engagé le combat avec lui et l'a repoussé vers cette région. La Bataille des

Flammes vives a embrasé les cieux plus de trois années, mais Tuatha a fini par l'emporter, plongeant le dragon dans le sommeil par un enchantement.

– Et ce sommeil a pris fin, ai-je dit en contemplant le fragment du psaltérion.

– Oui, c'est pour ça que j'ai parlé de *L'Œil du dragon*. Ce poème raconte l'histoire de leur combat. Et il est dit que Tuatha a employé une arme magique pour triompher.

– Qu'est-ce que c'était ? a demandé Rhia.

Il hésitait.

– Dites-le-nous, a-t-elle insisté.

– Le Galator, a répondu le poète à voix basse.

Ses mots m'ont fait l'effet d'un coup de tonnerre.

Instinctivement, j'ai porté la main à ma poitrine. Rhia a surpris mon geste. Elle aussi se souvenait du précieux pendentif que j'avais gardé longtemps suspendu à mon cou, et du jour où j'avais dû le donner à la sorcière Domnu, cette voleuse des marais.

– Le poème, a continué Cairpré, se termine sur une prophétie, a-t-il dit en scrutant mon visage. Une prophétie dont le sens est loin d'être clair.

Il s'est assis sur une grosse racine, le regard perdu dans le lointain. Au bout d'un long moment, il s'est mis à réciter :

Quand Valdearg ouvrira l'œil,
Ce sera un jour de deuil :
Le plus sombre des jours,
Le plus grand des malheurs.
Avec la terreur
Prélude à la douleur,
Le désastre viendra
Quand il se réveillera.

Par une colère sans fin,
Un pouvoir sans pareil,
Le dragon vengera
Ses rêves non éclos.
Car lorsque à son réveil
Il trouvera ses rêves perdus,
Il le fera payer
Quel qu'en soit le coût.

Rien ne pourra l'arrêter,
Un seul adversaire excepté,
Descendant d'ennemis anciens,
Souvenirs d'un passé lointain.
Ils s'affronteront
Dans une lutte à mort,
Revivant la fureur
Et la rage d'autrefois.

Mais aucun combattant
Ne vaincra vraiment.
Vains seront leurs efforts
Pour gagner le combat.
Chacun s'acharnera,
Mais tous deux périront :
L'œil du dragon se fermera
Une fois son ennemi mort.

Puis l'air en eau se changera
Et l'eau engendrera le feu ;
Les ennemis succomberont tous deux
À un pouvoir encore plus grand.
Et seulement quand les éléments

Se confondront soudainement
Adviendra la fin du dragon
Et celle de la malédiction.

À part le bruissement des feuilles dans l'arbre, le silence régnait sur le coteau. Personne ne bougeait, personne ne parlait. Nous étions aussi immobiles que les fragments carbonisés de mon instrument de musique. Et aussi silencieux. Finalement, Rhia est venue vers moi et a enroulé son index autour du mien.

– Merlin, a-t-elle murmuré. Je ne comprends pas ce que tout cela signifie, mais ça ne me plaît pas. Tu es sûr que tu veux y aller ? Peut-être qu'Urnalda trouvera un moyen d'arrêter le dragon sans toi.

– Ce n'est pas que j'aie envie d'y aller, tu penses bien ! Mais Urnalda m'a aidé, un jour, quand j'en avais vraiment besoin. Et je lui ai promis de lui rendre la pareille.

Ma mère, qui chantait de joie seulement quelques instants plus tôt, était dans tous ses états.

– Pas en te battant contre un dragon ! s'est-elle écriée.

– Tu as entendu Urnalda. Je suis le seul qui puisse sauver son peuple. Pourquoi ? Je n'en sais rien, mais c'est sans doute en rapport avec la prophétie. Une seule personne peut vaincre le dragon : le *descendant d'ennemis anciens*. Ça ne peut être que moi, tu vois bien.

– Pourquoi ? a-t-elle imploré. Pourquoi toi ?

– Parce que je suis le descendant de Tuatha, le seul enchanteur, parmi tous ceux qui ont dû combattre Valdearg à travers les âges, qui a finalement eu le dessus. Au moins pour un temps. Et je suis le seul, apparemment, à avoir peut-être une chance d'achever cette tâche.

Ma mère s'est tournée vers Cairpré.

– Pourquoi Tuatha n'a-t-il pas tué le dragon quand il en avait l'occasion ?

Le poète s'est lentement passé les mains dans les cheveux.

– Je l'ignore, a-t-il répondu, songeur. Je ne sais pas non plus ce que sont les rêves perdus du dragon dans la prophétie. Ni l'air qui devient de l'eau et l'eau qui se fond dans le feu.

Puis, détachant avec peine son regard d'Elen, il s'est adressé à moi :

– Une chose, en tout cas, paraît claire. Trop claire, malheureusement. Ce poème te désigne comme l'adversaire de Valdearg et le seul qui puisse l'empêcher de réduire en cendres la plus grande partie de Fincayra. Car une fois qu'il aura commencé, il ne se contentera pas d'anéantir le domaine des nains, ni même cette forêt. Il aura envie de détruire tout ce qu'il peut. Et c'est peut-être bien ton rôle, Merlin, d'affronter le dragon, comme ton grand-père l'a fait dans la Bataille des Flammes vives. Mais, cette fois, l'issue sera différente : vous mourrez tous les deux.

Il s'est tu un instant pour avaler sa salive.

– Tous les bardes que je connais savent l'importance de ce poème. C'est pourquoi j'ai passé tant d'années à le transcrire, en essayant de le reconstituer. Si une grande partie prête à discussion, personne n'a de doute sur l'issue de la bataille. *L'œil du dragon se fermera / Une fois son ennemi mort.* Celui qui vaincra le dragon mourra lui aussi.

Attentive à ses paroles, Rhia voulait en savoir plus.

– Mais ce n'est pas tout, n'est-ce pas ? Il y a un point important sur lequel les autres bardes ne sont pas d'accord avec vous, n'est-ce pas ?

Les joues de Cairpré se sont empourprées.

– Tu as le don de deviner mes pensées. Tout comme ta mère. C'est peut-être pour ça que Merlin t'a donné l'Orbe de feu, a-t-il dit en montrant la sphère qui diffusait une douce lumière orange à sa ceinture.

Pensive, Rhia a caressé l'Orbe.

– À vrai dire, je ne sais toujours pas très bien pourquoi il me l'a donnée. Même si je l'en remercie, a-t-elle ajouté en me regardant. Mais ce n'est pas ce qui nous intéresse pour le moment. Racontez-nous la suite.

Le vent s'est renforcé et le bruit des branches au-dessus de nous m'a fait penser au cliquetis des armes. Feuilles, brindilles et débris d'écorce tombaient en tournoyant. J'ai senti dans l'air une fraîcheur hivernale, même si mes doigts gardaient la trace du feu qui avait brûlé mon psaltérion.

– Je n'en suis pas du tout sûr, a repris Cairpré, mais je crois que la clé de la prophétie est peut-être cette obscure référence à la fin : *Un pouvoir encore plus grand*. Quelle qu'en soit la signification, ce doit être quelque chose de plus puissant que le dragon. Et de plus puissant que…

– … que moi, dont l'instrument magique n'a jamais émis une seule note.

– Je sais, mon garçon, a-t-il dit en me considérant d'un œil inquiet. Il n'empêche, ce pouvoir est peut-être quelque chose que tu serais capable de maîtriser. Dans ce cas, tu pourrais t'en servir pour vaincre le dragon.

– À quoi pensez-vous ? Qu'est-ce qui pourrait être plus puissant qu'un dragon ?

– Ah, si seulement je le savais !

– C'est peut-être le Galator ! s'est écriée Rhia. Après tout, il a déjà fait ses preuves.

J'ai écarté cette idée d'un revers de main.

– Même si tu as raison, il est trop tard pour tenter de le

récupérer. On n'a plus le temps. Il est de l'autre côté de l'île et Urnalda a besoin d'aide tout de suite ! Il me faudra déjà plusieurs jours pour arriver aux frontières de son territoire. Si seulement mon pouvoir de Sauter était assez fort pour m'envoyer là-bas tout de suite… Mais ce n'est pas le cas, ai-je dit tristement, faisant rouler la corde noircie entre mes doigts.

Je songeais au pouvoir *encore plus grand* dont parlait le poème de Cairpré.

– Non, ai-je repris. Espérons que ce puissant pouvoir est autre chose que le Galator. Et que je réussirai à le trouver.

D'une voix faible, ma mère a encore protesté :

– Mais tu n'as même pas de plan.

– Ça n'a rien d'extraordinaire pour lui, a fait remarquer Rhia. Il en imaginera un en cours de route.

– Eh bien, mon plan à moi est déjà prêt, a répondu Elen sombrement. Je prierai. Et je tâcherai de garder mes larmes pour le jour où j'en aurai besoin.

Cairpré a soupiré.

– Tu es vraiment déterminé, Merlin ? Personne ne t'en voudrait si tu décidais de rester ici avec nous.

J'ai regardé le fragment de chevalet et le morceau de corde dans ma main. Tout ce qui restait du psaltérion. Après ma tentative malheureuse, comment pouvais-je même espérer défier un adversaire tel que Valdearg, armé seulement de mon bâton et de mon épée ? J'ai soulevé le rabat de ma sacoche pour y ranger mon bout d'instrument, puis j'ai hésité. Pourquoi garder un tel objet ? Il ne me servirait à rien, ni à moi ni à personne…

En même temps, mon doigt a effleuré quelque chose de doux au fond de la sacoche : la plume de Fléau. J'ai souri tristement, au souvenir du jeune faucon à qui je devais tant –

y compris mon nom. Il n'avait jamais fui aucun combat, lui. Même celui qui lui avait coûté la vie.

J'ai laissé tomber le fragment de chevalet par terre et j'ai relevé la tête.

– Je dois partir.

Découvrez la suite en librairie

ENVIE DE PARTAGER
VOS AVIS SUR VOS LECTURES PRÉFÉRÉES ?
ENVIE DE GAGNER DES ROMANS EN EXCLUSIVITÉ ?
REJOIGNEZ-NOUS SUR

www.lireenlive.com

ET SUIVEZ EN DIRECT L'ACTUALITÉ
DES ROMANS NATHAN

LIRE en live